

A NEW WORLD ORDER: WHITHER THOU POLLYANNA?

par Anne-Marie Slaughter

Princeton University Press, Princeton, 2004
341 pages, 23,95 \$ (format de poche)

Compte rendu de Andrea Charron

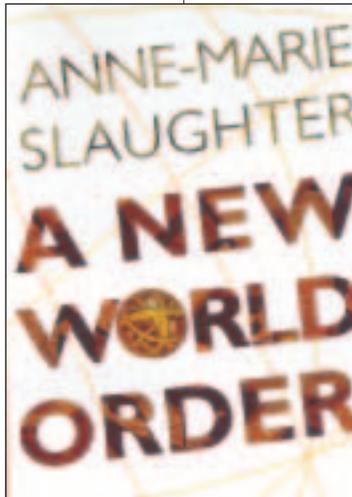
Anne-Marie Slaughter se taille rapidement une réputation d'experte en relations internationales. C'est pourquoi, lorsqu'elle parle d'un nouvel ordre international, les gens ont tendance à prêter attention; du moins, c'est ce qu'a fait le premier ministre. Selon elle, ce qui caractérise le « dernier » nouvel ordre, ce ne sont ni des organisations internationales ni des acteurs non étatiques mais des États « désagrégés » communiquant entre eux par l'intermédiaire de réseaux transétatiques. S'il est louable de vouloir résoudre les crises internationales grâce à de meilleures communications, il est erroné d'affirmer que les réseaux représentent le nouveau principe d'ordonnement. Les réseaux sont des mécanismes qui relient les États et non des facteurs d'ordonnement. En se référant au nouvel ordre mondial, l'auteure axe son étude sur l'ordre étatique. La « désagrégation » des États modifie les rapports qu'ils entretiennent mais non l'ordre mondial. Malheureusement, l'auteure compare des pommes (l'ordre des États) et des oranges (les rapports entre les États).

Selon Anne-Marie Slaughter, afin de comprendre ce nouvel ordre, il faut cesser de penser en termes de système étatique et imaginer des gouvernements et des institutions qui remplissent les fonctions de base des gouvernements (législatives, exécutives et judiciaires) en interagissant les uns avec les autres ainsi qu'avec leurs homologues étrangers et supranationaux. Les États conservent encore leur importance, mais ne peuvent plus être vus comme des « entités unitaires ». Autrement dit, ce ne sont pas des « boules de billard » qui ne sont connectées que par les voies officielles et diplomatiques des ministères des Affaires étrangères. Dans le monde actuel, ils sont aussi reliés par des voies législatives, exécutives et judiciaires qui constituent le « transgouvernementalisme ».

L'auteure prétend que la résolution des crises internationales passe par les réseaux transétatiques : « les réseaux de bureaucrates réagissant aux crises internationales et planifiant la prévention des problèmes sont plus souples que les institutions internationales et élargissent ainsi la portée de la réglementation de tous les pays membres. » Par exemple, les fonctionnaires concernés par la réglementation nationale (gestion des politiques antitrusts, règlements en matière de sécurité, politique environnementale, application de la loi, etc.) collaborent

régulièrement avec leurs homologues étrangers en vue de résoudre leurs problèmes communs. L'auteure estime que les rencontres de bureaucrates deviennent plus fréquentes et plus prisées que celles d'organisations mondiales telles que l'Organisation mondiale du commerce ou le Fonds monétaire international parce que les réseaux réagissent plus rapidement que les organes officiels. Si tel est le cas, il eût été bon que des statistiques confirment cette affirmation.

Les avantages que présentent les réseaux, par exemple, celui de réagir plus rapidement, s'appliquent non seulement aux gouvernements mais aussi à l'industrie, aux groupes locaux, aux gangs de criminels et aux terroristes. Les réseaux sont d'ordinaire moins structurés que les institutions ou les organisations; ils sont donc plus souples et peuvent réagir plus vite aux changements. Ils résolvent mieux les problèmes, car ils sont le produit de l'association volontaire de personnes qui ont les mêmes opinions et sont préoccupées par une question précise. Comme ils peuvent être très inclusifs ou exclusifs, ils peuvent adapter leur composition à la situation; ils ne sont pas tenus d'avoir un nombre de membres déterminé. Anne-Marie Slaughter juge qu'il vaut mieux fonctionner au sein d'un réseau qu'au sein d'organisations internationales pesantes, comme l'Organisation des Nations unies. Les criminels et les compagnies misent sur les avantages des réseaux depuis un bon moment. L'auteure est persuadée que, s'il y avait un gouvernement mondial fonctionnant en réseau, « l'ordre mondial serait plus efficace et éventuellement plus juste que celui d'aujourd'hui ».



La question qui se pose est la suivante : les réseaux sont-ils une panacée pour les États? Afin de former des réseaux, les fonctionnaires doivent commencer par réfléchir et travailler différemment. Les hauts fonctionnaires doivent posséder les compétences requises et jouir de la liberté nécessaire pour remplir leurs fonctions sur les scènes nationale et internationale. Ils doivent exercer leur autorité sur le plan national « pour s'acquitter de leurs obligations transgouvernementales et internationales et représenter les intérêts de leur pays en collaborant avec leurs homologues étrangers et supranationaux afin de recueillir et de diffuser les renseignements, d'appliquer les lois nationales et internationales, d'harmoniser les lois et règlements nationaux et de résoudre les problèmes communs ». Ils doivent aussi comprendre qu'ils représentent leur gouvernement et non des individus. Tout cela semble beaucoup plus facile que ce ne l'est en réalité. L'auteure note, à juste titre, que ses idées sont utopiques, mais elle estime que le « nouvel » ordre mondial est possible et nécessaire et qu'il n'affaiblira ni l'autorité de l'État ni le rôle des organisations internationales.

Ce livre décrit le fonctionnement des *démocraties libérales*. La plupart des transactions du monde occidental sont faites par des réseaux, qu'il s'agisse d'organismes privés ou d'associations de parents et d'enseignants. Toutefois, l'auteure suppose, à tort, que chaque État peut être membre à part entière de ces réseaux. Par ailleurs, son enthousiasme et le caractère linéaire de son analyse (au sens propre et figuré) l'empêchent d'étudier des questions plus prosaïques. Ainsi, elle n'aborde pas la nécessité d'avoir de grandes ressources financières et humaines. La plupart des réseaux les plus réussis qu'elle présente ont des secrétariats importants qui facilitent la création de réseaux. En outre, elle présuppose que tous les membres des réseaux représentent des gouvernements stables et légitimes ayant des politiques claires, que ces gouvernements sont capables de contrôler leurs représentants, que tous les États sont disposés à discuter les uns avec les autres et qu'ils ne formeront pas de réseaux plus exclusifs nuisant aux activités des réseaux officiels.

L'ordonnement des États est basé en grande partie sur le pouvoir et le recours ou la *menace de recours* à la force. Les États ont toujours le monopole de l'usage légitime (illégitime, diront certains) de la force. Pourtant, l'auteure ne parle ni du pouvoir ni du recours à la force, sans doute parce que les réseaux règlent tous les problèmes du monde et que le pouvoir ou la force deviennent alors inutiles. Tant d'optimisme ferait rougir Candide lui-même! Il se peut que l'amélioration des communications et l'échange du renseignement au sein des réseaux règlent bien des problèmes de sécurité qui, sans cela, seraient résolus par la force. Mais, rappelons-le, les réseaux sont des mécanismes, pas un principe d'ordonnement.

La notion de *souveraineté désagrégée* présentée à la fin du livre est intrigante et inquiétante. L'auteure l'admet, seulement elle mélange de nouveau des pommes et des oranges. Si la souveraineté désagrégée est la « capacité de faire partie d'institutions internationales de tous genres », c'est une question de mécanisme. En revanche, s'il s'agit d'une interdépendance des États de sorte que ceux-ci cessent d'être des entités indépendantes, on a affaire à un nouvel ordre mondial. Si les États sont si étroitement liés qu'on ne les reconnaît plus individuellement, ils ne sont plus les principaux acteurs et il y a alors forcément un nouveau principe d'ordonnement. Cette situation réjouirait grandement Gene Roddenberry, le créateur de *Star Trek*.

L'État mondial que Anne-Marie Slaughter préconise implicitement est une idée merveilleusement utopique, mais qui n'est pas applicable. Les individus sont peut-être en quête d'un monde plus sûr, plus juste et plus propre, mais pas les États, qui *s'intéressent* et *s'intéresseront* d'abord à leur survie. À cette fin, ils peuvent utiliser des mécanismes tels que les réseaux, mais ceux-ci ne sont pas une panacée, comme le prétend l'auteure. En fait, les États ont de nombreuses raisons de rester à l'écart des réseaux étatiques afin de planifier secrètement leur survie. La Corée du Nord en est un exemple frappant. Cela dit, il est important que le monde continue d'envisager des mécanismes permettant de faire respecter les droits de tous les individus. L'optimisme de Anne-Marie Slaughter est louable, mais Paul Martin ne devrait pas se fier aveuglément au nouvel ordre mondial de l'auteure.

Andrea Charron est étudiante au doctorat dans le programme d'études sur la conduite de la guerre du Collège militaire royal du Canada.

VOICES OF TERROR : MANIFESTOS, WRITINGS AND MANUALS OF AL QAEDA, HAMAS, AND OTHER TERRORISTS FROM AROUND THE WORLD AND THROUGHOUT THE AGES sous la direction de Walter Laqueur

Reed Press, New York, 2004
520 pages, 29,95 \$, format de poche

Compte rendu du colonel Bernd Horn

Le célèbre auteur et historien, Walter Laqueur, a de nouveau publié un ouvrage important sur le terrorisme et la guérilla. Bien que ce livre s'inspire fortement de son ouvrage précédent et que seule la troisième partie, qui traite des origines du terrorisme au XXI^e siècle, soit entièrement nouvelle, cela ne diminue pas ses mérites.

La force de cette étude historique de la violence politique, du terrorisme et de la guérilla réside dans l'approche de l'auteur, qui utilise des textes et des manifestes rédigés par des théoriciens, des révolutionnaires et des

terroristes. Les lecteurs peuvent donc interpréter et juger ces écrits au lieu d'avoir à se fier à l'analyse et à l'interprétation des autres. En outre, l'ouvrage regorge de textes, de manifestes et proclamations permettant de retracer l'histoire des valeurs éthiques et morales ainsi que l'utilité et les techniques de la violence en tant qu'outil de changement politique.

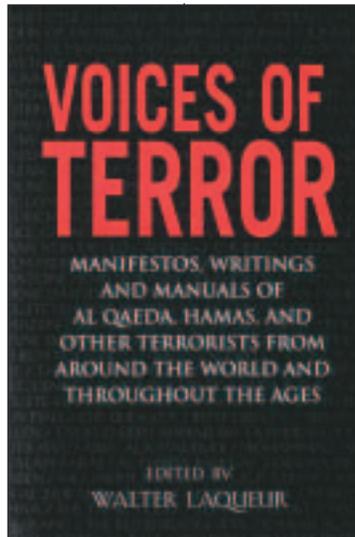
Selon l'auteur, le terrorisme a été grandement incompris et est généralement considéré comme une idéologie, alors que c'est une stratégie et que, à ce titre, ce n'est pas un « phénomène statique ». Laqueur explique que ce qui s'applique au terrorisme d'une organisation donnée, dans un pays et à un moment particulier, n'est pas nécessairement valable pour un autre type de terrorisme à un autre moment ou sur un autre continent. Il insiste aussi sur le fait que, pour comprendre le terrorisme dans une situation donnée, il faut connaître les conditions politiques, sociales et culturelles.

Laqueur note une chose intéressante : le terrorisme « a perduré seulement quand il s'inscrivait dans le cadre d'un mouvement politique ou quand il a été appuyé par de puissantes forces extérieures ». Il remarque également

que c'est une arme qui ne peut être utilisée efficacement que contre les régimes démocratiques.

L'ouvrage ne s'adresse ni au néophyte ni au lecteur cherchant une définition rapide et concise ou un aperçu historique clair du terrorisme ou de la guérilla. Tous les articles sont instructifs, et la plupart d'entre eux sont très solides, mais ils ne forment pas toujours une suite logique et un tout homogène. Bien que les introductions aux diverses parties soient excellentes, il revient au lecteur d'interpréter ce qui est écrit, d'en saisir les nuances et de le mettre en perspective par rapport au reste de l'ouvrage.

Le titre est un peu trompeur. L'ouvrage est censé donner la parole aux terroristes à travers les âges, ce qu'il fait. Cependant, nombre de textes ont été rédigés par des révolutionnaires et des théoriciens qui seraient outragés d'être qualifiés de *terroristes*. De même, à en juger par le titre et le contenu de ce livre, le terrorisme est considéré comme une notion équivalant à celle de révolution et non comme une tactique pour ceux qui veulent instaurer un changement de régime. Par ailleurs, la pertinence de la deuxième partie est un



peu douteuse, puisque cette partie, qui représente le tiers du livre, porte uniquement sur la théorie, la pratique et la méthodologie de la guérilla. Malgré cela, c'est de loin la partie la plus complète et la plus lisible. Elle fournit une introduction solide à la guérilla et à ses partisans.

En fin de compte, *Voices of Terror* est un excellent ouvrage, dans la tradition des œuvres de Laqueur. C'est un livre incontournable pour les chercheurs universitaires, les analystes en sécurité et les praticiens en sécurité nationale. En réunissant les textes de théoriciens militaires respectés et les pensées, déclarations, manifestes et écrits de 120 personnes, organisations militantes et groupes de guérilleros parmi les plus controversés, l'auteur brosse un large tableau de la politique, de la psychologie et de la méthodologie du terrorisme et de la guérilla. Cet ouvrage vaut vraiment la peine d'être lu.

Bernd Horn est directeur de l'Institut de leadership des Forces canadiennes.

THE SOLDIERS' GENERAL: BERT HOFFMEISTER AT WAR par Douglas E. Delaney

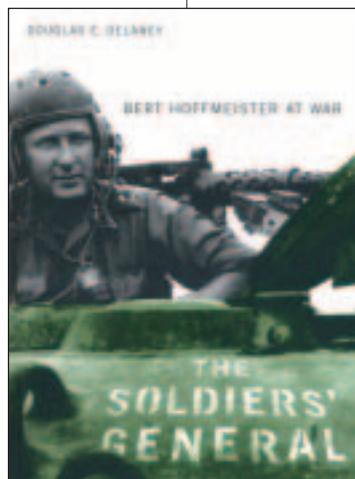
University of British Columbia Press, Vancouver, 2005
299 pages, 85 \$

Compte rendu du colonel Michael Cessford

Ce livre apporte une contribution importante à l'historiographie militaire canadienne et présente des analyses éclairantes sur toutes sortes de sujets historiques. Sur le plan biographique, il raconte l'histoire de l'un des meilleurs chefs de combat que le Canada a connus, un homme qui a laissé sa marque en tant que commandant de bataillon, de brigade et de division lors d'opérations dirigées contre certaines des formations les plus aguerries de la Wehrmacht. L'auteur aborde aussi la professionnalisation de l'armée canadienne durant la Seconde Guerre mondiale, processus qui a amené les formations canadiennes à prendre place parmi les meilleures divisions alliées, mais qui a coûté cher en sang, en argent et en temps. Enfin, ce livre analyse les opérations canadiennes en Sicile, en Italie et dans l'ouest des

Pays-Bas, lesquelles n'ont généralement pas retenu l'attention de la plupart des historiens canadiens de la Seconde Guerre mondiale.

Cela dit, il s'agit avant tout d'une biographie du major général Bert Meryl Hoffmeister. Cet élève-officier de l'entre-deux-guerres a été nommé lieutenant de milice provisoire, puis major à la tête d'une compagnie de carabiniers. Peu après cette promotion et malgré son inexpérience, il a fait partie d'un des premiers contingents envoyés se battre outre-mer. L'analyse de l'évolution de Hoffmeister, qui s'appuie sur les connaissances de l'auteur, un officier d'infanterie chevronné, fait mieux comprendre comment Hoffmeister est devenu un remarquable commandant de bataillon. Cela n'a été ni simple ni rapide. Bien que Hoffmeister ait montré des dons remarquables pour le leadership, il manquait terriblement de connaissances en matière de tactique ou d'armement moderne et il le savait. Dans l'une des parties les plus extraordinaires de cet ouvrage, Delaney aborde avec beaucoup de compréhension et de compassion la dépression nerveuse de Hoffmeister, en janvier 1941. Hoffmeister craignait de ne pas avoir les compétences techniques



et professionnelles requises pour mener des troupes dans une guerre moderne. Cet épisode, que Terry Copp et Bill McAndrew évoquent brièvement et prudemment lorsqu'ils étudient, dans *Battle Exhaustion: Soldiers and Psychiatrists in the Canadian Army, 1939-1945* (McGill-Queen's University Press, Montréal, 1990, p. 22), le cas des Canadiens ayant eu des problèmes psychiatriques durant la Seconde Guerre mondiale, est analysé par Delaney en tenant compte du stress énorme qu'engendrait la préparation au combat. Que Hoffmeister soit parvenu à surmonter cette crise est vraiment remarquable. Que ses supérieurs aient continué à lui faire confiance l'est tout autant. Un an et demi plus tard, Hoffmeister prenait le commandement de son bataillon, les Seaforth Highlanders, après avoir assumé les fonctions de commandant de compagnie et après avoir réussi une formation avancée, malgré des débuts très difficiles.

Le 10 juillet 1943, Hoffmeister menait les Seaforth lors de l'assaut sur les côtes de Sicile. L'étude approfondie de ses actions durant la campagne de Sicile permet de bien comprendre l'évolution du jeune commandant engagé dans des opérations pour la première fois. Hoffmeister, qui était à l'avant de ses troupes, s'est vite mérité une réputation de chef exceptionnel en faisant ses preuves dans une série d'engagements difficiles contre un ennemi aguerri et très bien équipé. L'excellente analyse des décisions qu'il a prises durant la bataille d'Agira donne une très bonne idée de l'expertise tactique, du leadership et de l'assurance qu'il était en train d'acquérir.

La présentation de Hoffmeister en tant que commandant de brigade est tout aussi circonstanciée. L'auteur évalue sans parti pris la performance de Hoffmeister lors des combats pour contrôler le fleuve Moro et lors des opérations pour prendre Ortona. Il critique la façon dont Hoffmeister a d'abord dirigé les opérations de l'autre côté du fleuve Moro et explique de façon convaincante pourquoi sa brigade n'a d'abord pas réussi à percer les défenses allemandes. Cette analyse illustre la complexité des opérations à l'échelle de la brigade et la « courbe d'apprentissage » qui est celle d'un tout nouveau commandant de formation. Cela dit, Hoffmeister a une fois de plus montré qu'il tirait très vite les leçons de ses erreurs. Sa performance à Ortona, dont Delaney traite en détail, illustre remarquablement l'efficacité tactique d'un chef de combat.

L'analyse de Hoffmeister en tant que commandant divisionnaire est la meilleure et la plus convaincante. Hoffmeister a servi pendant 14 mois à titre de général commandant la 5^e division blindée canadienne, notamment en Italie et aux Pays-Bas, ce qui permet à Delaney de faire une évaluation solide et éclairée de l'évolution des compétences tactiques et du leadership de son sujet. L'auteur décrit les leçons que Hoffmeister avait retenues des opérations qu'il avait menées en tant que commandant divisionnaire de la 5^e division blindée canadienne, dans la vallée du Liri, et les relie aux succès qu'il a connus ensuite face à la ligne gothique, en Romagne, et aux Pays-Bas. Ce qui frappe surtout dans cette analyse, c'est la détermination de Hoffmeister à maîtriser son art. C'était un officier qui réfléchissait sérieusement à la guerre et qui faisait tout pour que sa division et lui soient prêts à affronter les défis qui les attendaient. Au besoin, il se montrait sans merci et relevait de son commandement toute personne qui n'était pas à la hauteur. Sa division était de tout premier ordre et se classait parmi les meilleures des forces alliées.

Ma seule critique est bien anodine. Il est dommage que certaines analyses ne soient pas mises en contexte. Il aurait été utile de comparer les opérations effectuées sous les divers commandements de Hoffmeister avec celles des autres formations alliées et de la Wehrmacht. Par exemple, si l'auteur avait évalué la conduite des opérations de Hoffmeister et l'avait comparée aux performances de la 6^e division blindée britannique contre la ligne gothique, il aurait mis en lumière les différences entre les deux. De même, il aurait pu mieux faire saisir l'importance des réalisations de Hoffmeister s'il avait précisé que les défenseurs allemands en Sicile et en Italie étaient extrêmement aguerries.

Ce petit reproche mis à part, j'ai beaucoup aimé cet ouvrage et j'estime qu'il devrait figurer en bonne place dans toute bibliothèque militaire canadienne. J'en recommande fortement la lecture à tous ceux qui cherchent à mieux connaître l'expérience militaire canadienne et j'ai hâte de lire d'autres ouvrages du major Delaney.

Michael Cessford, officier de l'arme blindée, est actuellement directeur de l'Analyse de défense au quartier général de la Défense nationale. Il est titulaire d'un doctorat en histoire de l'université Carleton.

LIVING BY THE SWORD? THE ETHICS OF ARMED INTERVENTION

par Tom Frame

University of New South Wales Press, Sydney, 2004
278 pages

Compte rendu du major (retr.) Arthur Gans

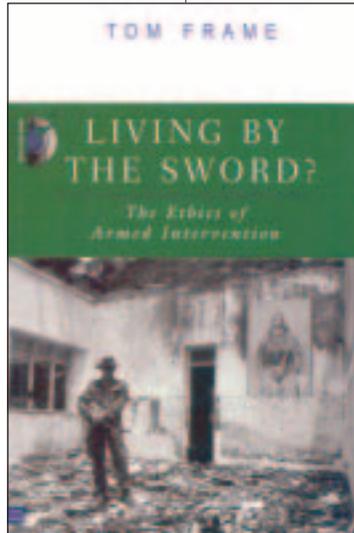
Tom Frame est l'évêque des forces de défense australiennes. Ancien officier de marine et expert en histoire navale, c'est aussi un éthicien de renom. Son livre est une version remaniée des conférences qu'il a données au New College en 2003. La lettre d'invitation qui lui avait été adressée le priait d'analyser la question de la guerre dans une perspective chrétienne qui inciterait des personnes ayant des visions du monde très différentes à dialoguer et à arriver à une entente. Selon Trevor Cairney, recteur du New College, Frame a fort bien rempli sa tâche. C'est aussi mon opinion.

La perspective de ce livre est à la fois chrétienne et australienne. Frame commence presque chaque chapitre par un examen de la tradition biblique avant d'aborder la situation actuelle ou historique. Bien que la bibliographie témoigne d'une parfaite connaissance des sources primaires et secondaires sur l'éthique militaire dans le monde, la majorité des exemples ont un rapport direct avec la situation en Australie. Cela donne un excellent aperçu de l'étude de l'éthique militaire ailleurs qu'en Amérique du Nord, tout en faisant ressortir les particularités nord-américaines.

La brève préface, qui retrace l'intérêt de l'auteur pour le sujet, est suivie d'une collection de photographies intitulée « Interventions humanitaires », illustrant quelques-unes des interventions des forces armées australiennes. La première partie du livre comprend une introduction, une étude de la guerre avant et après le milieu du V^e siècle et une collection de photographies intitulée « Interventions politiques », représentant une autre forme d'intervention des forces armées australiennes. La deuxième partie, la plus importante, comprend plusieurs chapitres portant sur le pacifisme ou la guerre juste, « la guerre juste et l'Irak », les rapports entre l'Église et l'État, les interventions, la création éventuelle d'une gendarmerie internationale et l'objection de conscience. Cette partie est suivie d'un bref chapitre traitant de la situation de l'Australie et d'un épilogue.

Quel intérêt ce livre présente-t-il pour les militaires canadiens? Hormis le fait que l'Australie est probablement notre partenaire le plus proche au sein du Commonwealth, la

réalité australienne présente des points de comparaison intéressants avec la nôtre en matière d'éthique militaire. L'Australie a participé à la plupart des guerres auxquelles le Canada a pris part. Elle partage notre attachement aux traditions régimentaires de l'armée et aux traditions transmises par la marine britannique. À bien des égards, son histoire se compare à la nôtre : les deux pays ont notamment acquis une plus grande indépendance grâce aux réalisations de leurs forces armées durant la Première Guerre mondiale.



Il faut aussi lire ce livre parce que l'éthique militaire qu'il présente n'a pas été directement influencée par l'expérience des forces américaines et a donc évolué différemment. Certes, l'Australie a participé à la guerre du Vietnam, mais il me semble que les leçons qu'elle en a tirées ne sont pas les mêmes que celles des États-Unis. En particulier, à la différence des États-Unis, elle sait qu'elle n'est pas baptisée le *gendarme de la planète*. Enfin, les forces australiennes, à l'instar des forces canadiennes, se composent uniquement de volontaires; par conséquent, leur expérience au Vietnam se distingue de celle des États-Unis.

Une des grandes différences entre le Canada et l'Australie est que cette dernière participe à la coalition en Irak. Dans un chapitre assez long, Frame analyse la seconde guerre en Irak pour déterminer s'il s'agissait d'une guerre juste. Il conclut : « La campagne n'a pas rempli trois des neuf critères d'une guerre juste : elle était plus opportune que juste; il restait d'autres options que le recours à la force; et d'ici une dizaine d'années, le prix de cette guerre pourrait paraître excessif compte tenu de ses résultats. » L'argumentation de ce chapitre est très serrée et rigoureuse. Ne pouvant rendre suffisamment hommage à l'auteur dans le cadre d'un texte aussi court, je me contenterai de dire que Frame a parfaitement couvert le sujet. Ceux qui ne partageront pas cette opinion devront produire des preuves plus convaincantes que celles qui ont été fournies jusqu'ici pour réfuter les arguments de l'auteur.

Le chapitre sur l'objection de conscience aborde une des questions les plus délicates de la théorie de la guerre juste, celle de l'objection de conscience sélective. L'auteur se livre à un examen approfondi de l'évolution de la loi sur la défense de l'Australie. Moi qui, pendant la guerre du Vietnam, ai été chargé d'interroger des personnes refusant de participer à ce conflit par objection de conscience sélective, j'estime que Frame est un des auteurs qui résume le mieux la question. C'est une question que l'on néglige souvent, mais que la théorie de la guerre juste doit aborder si elle veut avoir un sens.

Autrement dit, si les forces armées sont appelées à combattre conformément aux préceptes du droit international humanitaire, une disposition relative à l'objection de conscience sélective est indispensable. Sinon, le fait d'« avoir suivi » les ordres poura justifier n'importe quel crime de guerre, tant que ces ordres seront donnés par une personne dont l'autorité est légitime. Je pense que le gouvernement australien a apporté une réponse satisfaisante à cette question et que le gouvernement canadien devrait en faire autant.

Je recommande fortement à tous les militaires cet ouvrage qui présente avec rigueur certaines des grandes questions relatives à l'éthique militaire actuelle. Quoique l'optique de l'auteur soit chrétienne, je suis certain que ceux qui pratiquent d'autres religions tireront également profit de cette lecture.

Le révérend major Arthur Gans, *aumônier militaire à la retraite*, s'intéresse vivement à l'éthique militaire.

KILL THE FÜHRER: SECTION X AND OPERATION FOXLEY

par Denis Rigden

Sutton Publishing, Stroud, 1999
226 pages, 6,99 £

GET ROMMEL: THE SECRET BRITISH MISSION TO KILL HITLER'S GREATEST GENERAL

par Michael Asher

Weidenfeld and Nicolson, Londres, 2004
303 pages, 18 \$ US

Compte rendu de Sean M. Maloney

Deux comptes rendus sur les cibles importantes

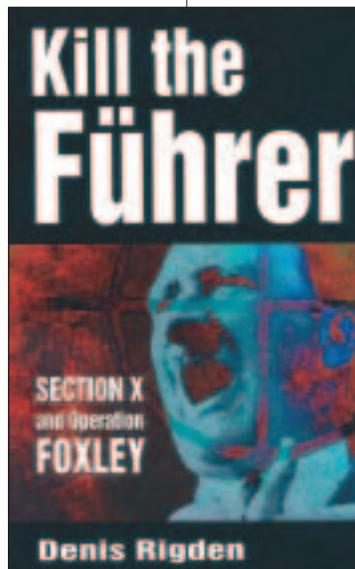
Depuis les années 1990, de plus en plus d'opérations visent à capturer ou à neutraliser des *cibles importantes*, expression qui, dans les forces armées, signifie « personnalités politiques influentes ». Le livre et le film *Black Hawk Down*, qui décrivent les opérations désastreuses des Rangers à Mogadishu, illustrent les problèmes que pose la neutralisation de ce genre de cible. En revanche, on ignore souvent que les forces spéciales de l'Organisation du traité de l'Atlantique Nord (OTAN) ont vainement tenté à plusieurs reprises de capturer les chefs serbes bosniaques. Depuis 2001, la poursuite des dirigeants d'Al-Qaïda, notamment celle de Oussama ben Laden, mobilise beaucoup de ressources des services de renseignement et d'opérations spéciales. Les unités du commandement américain du groupe opérationnel inter-armées basées en Afghanistan et dans les environs sont prêtes à mener des missions d'action directe si les services de renseignement leur signalaient un objectif. En Irak, l'élimination de Oudaï et Qoussaï Hussein ainsi que la capture de Saddam Hussein et de la majorité des participants au

programme d'armes de destruction massive témoignent de l'importance de la capture de ce genre de cible.

Les enjeux de ces opérations politiquement délicates sont élevés. Si la mission n'atteint pas son but, la presse la qualifie d'échec, et la cible y gagne en influence au sein de son organisation et sur la scène internationale. On entend souvent alors des commentaires simplistes, lancés sans réfléchir et ne tenant absolument pas compte de la complexité des décisions tactiques et politiques qui sont en jeu. Cela ne surprendra ni les commentateurs et les responsables militaires ni les amateurs d'histoire militaire. Deux livres abordant des questions d'ordre opérationnel et politique posées par la neutralisation de cibles importantes pendant la Seconde Guerre mondiale devraient donner à réfléchir.

Loin d'être un exposé argumenté sur la neutralisation de cibles importantes, le livre de Denis Rigden, un ancien diplomate, est un recueil de renseignements inédits sur la section X, la branche allemande du Special Operations Executive. Les deux tiers du livre traitent de la participation de la section X aux opérations *Foxley*, la planification de l'assassinat de Adolf Hitler, et *Foxley II*, la planification de l'assassinat de personnalités de l'axe du mal. Le reste de l'ouvrage porte sur le rôle de la section X dans les autres opérations de sabotage et de propagande du Special Operations Executive durant le III^e Reich. Cette partie intéressera particulièrement ceux qui étudient les opérations d'information actuelles. Il est clair que l'auteur a pu consulter de nouvelles sources primaires, ce qui donne du corps à un texte qui, sans cela, aurait pu n'être qu'un récit à sensation.

Kill the Führer montre la précision des renseignements que le Special Operations Executive détenait sur la retraite de Hitler, Berchtesgaden, ses environs et ses occupants. L'opération *Foxley* devait se



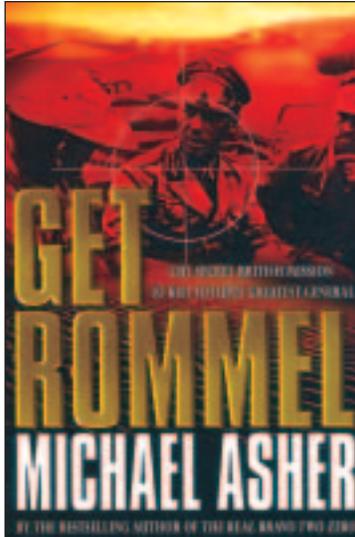
dérouler à deux endroits où Hitler aurait pu être abattu pendant sa promenade matinale. Le plan de secours prévoyait l'attaque de sa voiture au bazooka, dans l'enceinte de Berchtesgaden. On avait aussi envisagé d'empoisonner les citernes d'eau du *Führerzug*, le train de Hitler, et de saboter un tunnel que traversait ce train.

La planification de l'opération *Foxley* était extrêmement complexe. Le plus difficile était l'impossibilité de prévoir à quel moment Hitler se trouverait à tel ou tel endroit. Le second problème était de trouver des volontaires pour une mission suicidaire. La probabilité de réussite d'un bombardement à saturation par l'aviation anglaise était très mince, car l'abri souterrain et les batteries antiaériennes formaient une défense active et passive extrêmement puissante. Le plan le plus prometteur consistait à larguer sur Berchtesgaden un bataillon de parachutistes et une équipe du Special Air Service chargée d'éliminer les cibles humaines.

Rigden ne se contente pas de donner une foule de détails opérationnels. Il se penche sur ce qu'auraient été les conséquences de l'assassinat de Hitler. L'exécution de plus de 3 000 personnes après l'assassinat de Heydrich par le Special Operations Executive à Prague, en 1942, était un facteur très dissuasif. Pourtant, selon l'auteur, l'opération a surtout été abandonnée parce que les autorités britanniques, probablement sous l'influence des chefs d'état-major, pensaient que l'interférence continue de Hitler dans la conduite de la guerre était un avantage pour les Alliés et que, si leur chef était éliminé, les Allemands étaient susceptibles d'être plus efficaces. Il faudrait un autre livre pour étudier les implications historiques de cette thèse surprenante.

Ancien membre du Special Air Service, Michael Asher présente dans *Get Rommel* un récit révisionniste (dans le meilleur sens du terme) du début des opérations spéciales britanniques au Moyen-Orient, pendant la Seconde Guerre mondiale. Dans *The Real Bravo Two Zero*, Asher avait démystifié la mission du même nom. Il emploie une méthode similaire pour analyser la désastreuse tentative d'assassinat du général Erwin Rommel en 1941, en Libye, lors d'un raid audacieux planifié par des officiers britanniques. L'auteur examine la personnalité et la classe sociale de ces officiers inexpérimentés mais ambitieux qui avaient « fait » la Crète, le Liban et le Sahara occidental. Le carriérisme de certains d'entre eux a nui au déroulement de l'opération et causé des morts inutiles.

Ce livre est une mine de renseignements. On apprend, par exemple, que le raid sur le prétendu quartier général de Rommel était une des opérations destinées à déconcentrer et à harceler les forces allemandes et italiennes, en



préparation de l'opération *Crusader*. Le raid contre Rommel a généralement été décrit comme un événement unique, sans contexte stratégique. Or, l'opération *Flipper*, comme on l'avait baptisée, était une opération interarmées : deux sous-marins britanniques ont transporté les troupes. Les questions liées à la coordination des opérations spéciales interarmées fournissent des exemples classiques de leçons applicables aujourd'hui. Asher se penche sur ce qu'il appelle le mythe de la création du Special Air Service et il compare les cultures et les capacités des forces spéciales britanniques au Moyen-Orient, qui se faisaient parfois concurrence. Selon lui, et je partage son avis, le groupe le plus professionnel était le Long Range Desert Group, composé surtout de Néo-Zélandais.

Asher dissèque pratiquement chaque aspect du raid. Il montre que l'ambition, la mauvaise planification, l'arrogance aristocratique et le plaisir de semer le trouble ne pouvaient que causer une catastrophe. Les tactiques, telles que l'approche et la reconnaissance de l'objectif, n'avaient presque pas été planifiées, du moins pas systématiquement. En 1941, il n'y avait pas de doctrine pour ce genre de mission, la neutralisation de cibles importantes étant une idée relativement nouvelle. Il est évident que le raid a raté son objectif. Les planificateurs n'avaient pas compris que Rommel se tenait généralement à la tête de ses troupes, dans son semi-chenillé blindé, et qu'il ne resterait pas dans un quartier général arrière stationnaire. Au reste, comme Asher le note fort justement, il ressort de renseignements stratégiques obtenus par l'interception et le déchiffrement de transmissions électromagnétiques, dans ce cas grâce à la saisie du système de chiffre *Enigma*, que Rommel se trouvait en Italie au moment du raid. D'après les résultats de l'opération, c'était un cas typique de mission ratée à cause d'une mauvaise gestion du renseignement; ou alors, ce qui est plus sinistre, le commando a été délibérément sacrifié, peut-être pour débarrasser l'état-major du Caire d'un chef de mission ambitieux et gênant ou pour semer la confusion dans la zone arrière de l'Axe.

Kill the Führer et *Get Rommel* présentent des études de cas fascinantes, qui démontrent la complexité des missions de neutralisation de cibles importantes. Les auteurs ont raison de nous rappeler qu'il n'existe pas de solution magique et que ce genre de mission présentera toujours des risques élevés du point de vue opérationnel ou politique. Dans ce type d'opération, il faut conjuguer la ruse et la prudence.

Sean Maloney, Ph. D., enseigne dans le programme d'études sur la conduite de la guerre au Collège militaire royal du Canada.

SHOCK ARMY OF THE BRITISH EMPIRE: THE CANADIAN CORPS IN THE LAST 100 DAYS OF THE GREAT WAR

par **Shane Schreiber**

Vanwell Publishing, Saint Catharines, 2005
160 pages, 29,95 \$

Compte rendu du lieutenant-colonel Michael J. Goodspeed

A l'époque d'avant le courriel, dans les forces canadiennes, le mot d'ordre en matière de rédaction était : clarté, concision, pertinence et précision. Shane Schreiber suit à la lettre ces directives de l'ancienne école d'état-major

dans *Shock Army of the British Empire: The Canadian Corps in the Last 100 Days of the Great War*. Cette étude des six grandes batailles du corps canadien en 1918 est succincte, pertinente, bien documentée et de lecture agréable. Ce chapitre de l'histoire est mal connu des soldats, marins et aviateurs canadiens. Heureusement, l'analyse concise et captivante de Schreiber peut aider à combler cette lacune.

Portant presque exclusivement sur la dimension opérationnelle de la guerre, le livre étudie six batailles acharnées livrées par le corps canadien : Amiens, la percée de la ligne de Drocourt-Quéant, le canal du Nord et Cambrai, la prise de Valenciennes, l'attaque du mont Houy et le retour à Mons. Aujourd'hui, même parmi les officiers chevronnés, ces noms évoquent malheureusement des inscriptions commémoratives sur un monument ou le drapeau d'un régiment, et non des innovations tactiques et opérationnelles, des prouesses organisationnelles et des idées novatrices. Les Canadiens, y compris les militaires, considèrent généralement la bataille triomphale de Vimy comme le plus haut fait d'armes de leurs compatriotes. L'étude de Schreiber sur les 100 derniers jours de lutte amène à réviser cette façon de voir.

L'auteur étudie les activités organisationnelles et opérationnelles du corps canadien en se concentrant sur quelques questions très précises. Ce faisant, il s'adresse presque exclusivement aux officiers et aux lecteurs férus d'histoire. Il ne prétend pas examiner les attitudes sociales, le climat politique, la stratégie totale ou les expériences individuelles. Sans le dire ouvertement, il adopte la perspective des officiers ayant combattu dans le corps canadien. Il ne présente que les données et les analyses dont auraient disposé les hommes sur place et ne se laisse pas aller à imaginer des scénarios. Par ailleurs, il n'hésite pas à attribuer aux forces britanniques, australiennes ou américaines les victoires dont ces forces étaient les agents.

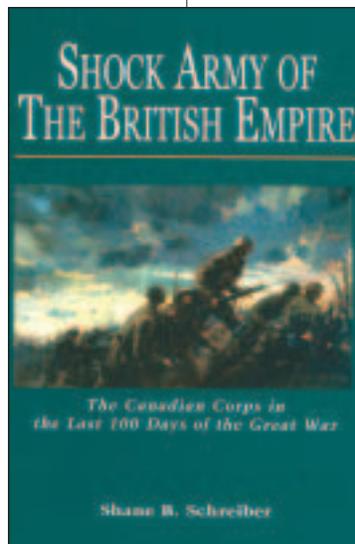
Après la victoire de Vimy, l'armée que dépeint Schreiber avait encore de grandes réserves d'énergie et elle était prête à analyser la situation, à innover et à prendre des risques mesurés, tandis que les grands pays engagés dans la guerre depuis plusieurs années étaient épuisés et dans une impasse tactique et opérationnelle. Tous ces thèmes demeurent d'actualité pour les forces canadiennes, qui ne subissent pas des pressions aussi intenses, mais qui font face à des décisions opérationnelles non moins complexes.

Un des thèmes implicites de ce livre est que les opérations menées par les Canadiens pendant les dix dernières semaines de la Grande Guerre ont donné naissance à la guerre de manœuvre moderne. Il s'agit là d'une réinterprétation révolutionnaire de l'histoire, mais Schreiber étaye sa thèse subtilement et régulièrement. Peut-être avons-nous trop souvent accepté l'idée

répandue selon laquelle la Wehrmacht, forte des enseignements de la Kaiserschlacht, avait conçu la guerre de manœuvre entre les deux guerres. Schreiber avance tacitement une autre thèse. D'après ses descriptions, les Canadiens ont été parmi les premiers à pratiquer la guerre de manœuvre. L'auteur examine les mesures opérationnelles et organisationnelles ainsi que les tactiques utilisées par le corps canadien pendant les six dernières batailles. Dans chaque cas, il relève les éléments de la planification qui ont permis de remporter cette série de victoires. Il illustre ainsi la façon dont nos ancêtres, qui n'avaient pas les moyens de transport et de communication dont ont disposé les générations suivantes, ont soigneusement planifié et exécuté « au pied levé » la constante

avancée qui a tant concouru à mettre un terme à la Grande Guerre.

On pourrait reprocher à ce livre son format réduit, qui, évidemment, ne permet pas d'aborder en profondeur l'élément humain de cette époque extraordinaire. Comme l'auteur se concentre presque exclusivement sur les détails des opérations, de l'organisation et des tactiques, il consacre peu de pages à l'importante dimension humaine. Certes, un des éléments clés de la réussite du corps canadien est son originalité, qu'il devait aux personnalités façonnant sa culture. Néanmoins, cette succession de victoires est aussi due aux dirigeants politiques, qui ont refusé que ce corps soit fragmenté et que ses composantes soient réparties dans diverses divisions de l'armée britannique. La raison l'a emporté et le corps canadien est demeuré une formation homogène, dense et redoutable, bien qu'il ait pris de telles proportions qu'il équivalait à une armée. Malheureusement, cette analyse, au demeurant exceptionnelle, ne donne pas au lecteur une bonne idée du genre d'hommes qui ont fait de ce corps une remarquable machine de guerre. À plusieurs reprises, Schreiber fait allusion au fait que les cadres du



corps canadien étaient d'un autre calibre que les officiers de la Force régulière qui commandaient l'armée britannique. Grâce à son tempérament et à son leadership, Sir Arthur Currie, un officier de la milice provinciale, a incité ses subordonnés à faire preuve de créativité sur les plans tactique et organisationnel. Sous sa direction, un homme perspicace tel que McNaughton a conçu des systèmes de regroupement innovateurs et de nouvelles tactiques d'artillerie, et des commandants subordonnés comme Macdonell et Griesbach ont élaboré de nouveaux concepts relatifs aux manœuvres tactiques et à l'administration des champs de bataille. Schreiber fait un excellent survol des réalisations de ceux qui étaient à la tête du corps canadien à cette époque, mais un ouvrage aussi bref ne peut qu'esquisser la personnalité et le caractère de ces hommes.

On ne peut pas s'attendre non plus à ce qu'un livre aussi court couvre en détail les circonstances dans lesquelles le corps canadien se battait pendant cette période critique. Le lecteur qui cherche une évocation sensorielle de la bataille

ne la trouvera pas. Néanmoins, Schreiber fait une excellente étude de l'une des périodes les plus décisives dans la formation des forces canadiennes. D'un point de vue historique, il s'agit indiscutablement d'une période décisive, mais elle a aujourd'hui une importance d'autant plus grande pour les militaires qu'elle leur permet d'évaluer leurs problèmes actuels. Le livre de Schreiber possède un aspect clinique pertinent, et l'étude de l'évolution des opérations est stimulante et d'actualité. C'est un texte d'une grande érudition et une fine analyse militaire. Vu sa pertinence, il devrait figurer sur la liste de lectures des officiers désireux de comparer les questions qu'a posées et que pose actuellement la transformation des forces armées. Étant donné son format et sa qualité, il ferait un excellent texte de base pour la formation des officiers et des sous-officiers.

Michael Goodspeed est officier supérieur d'état-major responsable du perfectionnement professionnel des officiers à l'Académie canadienne de la Défense.

NO HOLDING BACK: OPERATION TOTALIZE, NORMANDY, AUGUST 1944

par **Brian A. Reid**

Robin Brass Studio, Toronto
491 pages, 39,95 \$

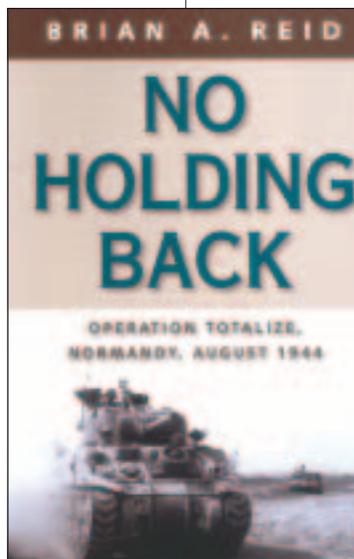
Compte rendu de John Martinson

D'ordinaire, les critiques évitent les dithyrambes ou les condamnations sans appel, mais je déroge aujourd'hui à la règle, car ce livre mérite de nombreuses louanges. À mon avis, c'est un des meilleurs livres écrits récemment sur les opérations canadiennes au cours de la Seconde Guerre mondiale.

L'opération *Totalize* est une des quatre principales batailles livrées par les troupes canadiennes dans le Nord-Ouest de l'Europe en 1944-1945. Ce fut une victoire retentissante. Pourtant, cette opération a toujours été controversée parce que, pour de nombreuses raisons, les choses ont mal tourné pour les Canadiens le 8 août, pendant la seconde phase : piètres commandants à plusieurs échelons; plans opérationnels trop ambitieux de la part du quartier général du corps d'armée; changements de dernière minute qui ont provoqué la confusion; non-respect de la procédure de combat; nette infériorité des chars canadiens par rapport aux chars allemands; pause de huit heures entre les deux phases, qui a donné aux Allemands le temps de se redéployer; sans compter les

capacités et la détermination de l'ennemi, dont les canons antichars au tir très précis pouvaient percer les chars canadiens à une plus grande distance que ces derniers ne le pouvaient. Étant donné le nombre de facteurs qui ont contribué à ce qui a failli être un désastre, il est remarquable que personne n'ait jamais fait une bonne analyse de l'opération, du début jusqu'à la fin. Heureusement, il y en a une maintenant : *No Holding Back*, le nouveau livre du lieutenant-colonel Brian Reid.

Le livre est divisé en quatre parties : l'historique, la préparation, la première phase et la deuxième phase de l'opération. Il contient aussi six appendices utiles, qui fournissent, entre autres, les ordres de bataille de la Première Armée canadienne et ceux des forces allemandes présentes dans la région de Caen.



Dans la première partie, Reid étudie le cheminement de l'armée jusqu'à son arrivée en Normandie, en août 1944 : la sombre période de l'entre-deux-guerres, puis l'expansion rapide et presque incontrôlée au début de la Seconde Guerre mondiale, qui a abouti à une armée de campagne, deux corps d'armée, cinq divisions et deux brigades blindées indépendantes. Ce que Reid montre ici, c'est que les officiers supérieurs, à partir du bataillon, étaient totalement inexpérimentés en raison de cette croissance rapide, si bien que les unités et les formations de campagne étaient entraînées au combat au Canada et en

Angleterre par des gens qui n'avaient pas la moindre idée de ce qu'ils faisaient. En juin et juillet 1944, tandis que les Allemands tiraient sur les troupes canadiennes

et les troupes alliées, l'apprentissage « sur le tas » était donc très répandu, et la plupart des officiers occupant un poste de commandement n'avaient pas encore beaucoup d'aptitudes en matière de tactique.

Les trois chapitres de la deuxième partie portent sur la planification détaillée de *Totalize*. Peu de temps après l'échec de la première tentative pour percer la ligne allemande au sud de Caen, à la fin de juillet, le lieutenant général Guy Simonds, commandant du 2^e corps canadien, avait commencé à se pencher sur les problèmes que posait une attaque de part et d'autre de la route qui longe la falaise de Caen. Même si *Totalize* devait être une « attaque de retenue » visant à maintenir le gros des blindés allemands déployés contre le front canadien, Simonds savait que, vu la puissance des défenses allemandes, il faudrait innover pour réussir. Nombre de lecteurs savent que, pour la première phase, les Canadiens prévoyaient attaquer la nuit avec des chars et d'autres véhicules blindés, regroupés et disposés en phalanges pour ne pas être exposés aux redoutables canons antichars allemands; utiliser des transports de troupes blindés, équipés de pièces de canon automoteur récupérées, pour que l'infanterie soit aussi mobile que les chars; et faire intervenir des bombardiers lourds afin de neutraliser l'ennemi sur ses flancs. Simonds avait décidé qu'il faudrait effectuer deux percées, car le renseignement indiquait qu'il y avait une position allemande partiellement prête à quelque 10 kilomètres au sud de la première. Comme son plan de tir prévoyait le recours à des bombardiers lourds pour neutraliser l'ennemi, il admettait qu'il faudrait accepter « une pause avec perte de vitesse » entre les deux attaques.

Simonds envisageait trois phases :

- La première phase serait menée par deux divisions d'infanterie, la 2^e division canadienne et la 51^e division britannique (Highland), appuyées chacune par une brigade blindée (le 2^e groupe-brigade du Canada et la 33^e brigade blindée britannique). Elles auraient pour mission de percer la ligne avant allemande avec d'étroites mais puissantes colonnes blindées et d'établir une base solide qui servirait de point de départ à la deuxième phase.
- Pendant la deuxième phase, après une seconde attaque des bombardiers contre les positions allemandes présumées, une division blindée (la 4^e division blindée canadienne) avancerait jusqu'à la seconde position allemande, suivie de près par une division d'infanterie, la 3^e division canadienne, qui pénétrerait plus avant.
- Pendant la troisième phase, une division blindée fraîche, soit la 1^{ère} division blindée polonaise, irait jusqu'à Falaise, suivie de divisions d'infanterie qui occuperaient le terrain pris à l'ennemi.

Le 5 août, deux jours avant l'opération *Totalize*, les services de renseignement signalaient que la 1^{ère} division blindée SS, qui maintenait le front face au 2^e corps canadien, allait être remplacée par la 89^e division d'infanterie et surtout que la 1^{ère} division blindée allait renforcer la 12^e division blindée SS sur la seconde ligne de défense en profondeur. Simonds a modifié son plan en fonction du renforcement considérable de la seconde position allemande. Le matin du 6 août, il a émis de nouveaux ordres : pendant la deuxième phase, la 1^{ère} division blindée polonaise traverserait la 51^e division pour se placer à gauche de la 4^e division blindée et avancer en même temps qu'elle, sur un axe parallèle, vers les objectifs juste avant Falaise. La troisième phase était donc annulée. Ce changement de dernière minute a causé beaucoup de problèmes graves, qui ont sans aucun doute contribué au fait que la deuxième phase a failli échouer.

Les cinq chapitres de la troisième partie portent sur l'exécution de la première phase, l'avancée nocturne des colonnes blindées britanniques et canadiennes à travers la puissante première ligne de défense allemande. Reid décrit fort bien la confusion de la progression lente mais implacable dans l'obscurité et la poussière ainsi que la consolidation des objectifs à l'aube du 8 août. L'avance britannique sur le flanc gauche, souvent passée sous silence dans les ouvrages canadiens, fait l'objet d'une excellente étude. L'auteur traite aussi fort bien de l'aspect le plus controversé de cette phase. Selon certains, les Allemands n'avaient pas de défenses organisées sur le front canadien quand la 4^e brigade d'infanterie et les chars du Sherbrooke Fusilier Regiment ont consolidé les objectifs capturés pendant la première phase, et les Canadiens auraient donc pu avancer jusqu'à Falaise sans rencontrer trop de résistance. Reid démontre qu'il y avait une force allemande nombreuse et dangereuse dans la région avant que le général Kurt Meyer ne déploie ses troupes pour contrer la progression des Canadiens. De plus, si des éléments de la 2^e division et de la 2^e brigade blindée avaient pu aller de l'avant, ils se seraient vite trouvés hors de portée du tir d'appui de l'artillerie. De toute façon, le général Simonds avait peu de données sur la situation au front et n'avait donc aucune raison impérieuse de modifier son plan une fois de plus.

Les sept chapitres de la quatrième partie relatent minutieusement la deuxième phase et tous ses aspects contestables. C'est surtout cette phase qui est controversée, puisqu'elle a failli provoquer la débâcle. Une foule de problèmes ont contribué à cette quasi-débâcle. Certains sont dus à la confusion provoquée par la 4^e brigade blindée : les ordres ont été émis beaucoup trop tard pour que les unités puissent

CRITIQUES DE LIVRES

suivre la procédure de combat ordinaire, et de nombreux équipages de chars, notamment ceux des Grenadier Guards qui devaient mener l'avance, n'avaient pas la moindre idée de ce qui allait se passer. Le major Ned Amy, qui commandait l'escadron de chars de tête, pensait que son heure H était le 8 août à 5 heures; apparemment, on ne lui a jamais signalé que des bombardiers attaquaient le front à 13 heures. C'est en raison de cette attaque que la deuxième phase avait été reportée de huit heures après la prise des objectifs de la phase initiale. Et c'est à cause de cette longue pause que le général Kurt Meyer a eu le temps de rassembler et de redéployer les forces allemandes qui restaient dans la région afin de rebâtir une position de défense fiable et même de lancer une contre-attaque au cours de laquelle presque tous les chars allemands qui restaient ont été détruits. Aurait-il fallu annuler l'attaque aérienne pour que la deuxième phase débute plus tôt? Selon Reid, ni la 4^e division blindée ni la 1^{ère} division blindée polonaise n'auraient été prêtes à aller de l'avant parce que de nombreux groupes d'Allemands résistaient toujours dans la zone « libérée » pendant la première phase et qu'un grand nombre de leurs unités étaient bloquées dans des embouteillages. En outre, l'artillerie divisionnaire n'avait pas encore été déployée à l'avant. Reid décrit ensuite avec force détails les opérations de la deuxième phase ainsi que les fausses manœuvres, trop nombreuses pour être rapportées dans un compte rendu.

Dans l'épilogue de la quatrième partie, l'auteur s'attaque aux principaux « mythes » qu'a engendrés l'opération *Totalize* et il rétablit la vérité sur de nombreux faits. Ne serait-ce que pour cela, ce livre vaut la peine d'être acheté. En fait, les analyses des raisons qui sous-tendent les décisions et les explications des événements sont toujours logiques et impartiales, même si les interprétations de l'auteur ne font pas l'unanimité.

Ce livre se distingue par sa superbe présentation. Bien que les illustrations (photographies, cartes, organigrammes, dessins de véhicules et d'armes)

soient toutes en noir et blanc, elles sont splendides et choisies avec grand soin. Les 27 cartes de Chris Johnson sont excellentes et décrivent parfaitement le terrain et l'action, avec juste ce qu'il faut de détails. Johnson est aussi l'auteur des tableaux et des profils de véhicules, le type de travail créatif qui lui a valu sa renommée. Enfin, la mise en pages est très professionnelle, comme elle l'est toujours chez Robin Brass.

Ma seule critique est que l'auteur n'a pas traduit les grades ainsi que le nom des unités et des formations des Allemands et des Polonais. Je trouve cela pédant et irritant. Ainsi, il parle de *SS-Oberführer* ou de *Sturmbannführer*, de *Hauptsturmführer* ou de *Pulkownik* pour les grades. Les formations et les unités sont *1. Dywizji Pancernej* (1^{ère} division blindée polonaise), *24. Pulk Ulanów* (24^e régiment de lanciers), *1. Abteilung SS-Panzerregiment 12*, *Divisionbegleitkompanie 12* ou *SS-Werferabteilung 12* et ainsi de suite. S'il s'agissait d'unités russes, leur nom serait-il écrit en caractères cyrilliques? Certes, il est courant de conserver certains noms allemands que tout le monde connaît, comme *Panzer* ou *Panzer Grenadier*, mais la convention est de traduire les grades et la plupart des noms des unités. Cela facilite beaucoup la lecture.

Outre qu'il est très informatif, ce livre est des plus agréables à lire. Le style est vivant, parfois même un peu caustique, et l'auteur montre quelquefois le côté humoristique d'une situation. Les descriptions sont frappantes et dénotent une compréhension des affaires militaires qui provient de nombreuses années d'expérience en campagne. Tous ceux qui étudient l'histoire militaire du Canada devraient avoir ce livre dans leur bibliothèque.

John Martinson est l'ancien rédacteur en chef de la Revue militaire canadienne et de la Revue canadienne de défense. Il enseigne l'histoire de la Seconde Guerre mondiale au Collège militaire royal du Canada.

GÉNÉRAL DOLLARD MÉNARD. DE DIEPPE AU RÉFÉRENDUM

par Pierre Vennat

Les Éditions Art Global, Montréal, 2004, 340 p.

Compte rendu de Béatrice Richard, Ph. D.

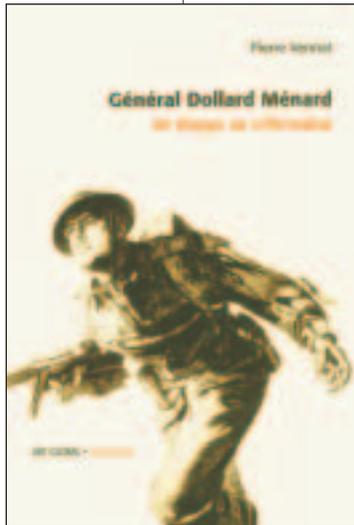
Des lendemains de guerre qui déchantent

Rares sont les biographies de chefs militaires canadiens-français¹. Et pour cause! C'est seulement à partir de la Seconde Guerre mondiale que ceux-ci constituèrent une masse critique suffisante pour obtenir le grade de général. Ce fut le cas notamment des Bernatchez et Allard, qui gagnèrent leurs galons sur les fronts européens. Par conséquent, les officiers francophones atteignirent le plus souvent le seuil des états-majors pendant la guerre froide, une période peu propice aux faits d'armes spectaculaires, contrairement aux Currie, McNaughton ou Simonds, qui assurèrent de hauts commandements pendant les deux guerres mondiales².

Dans sa récente biographie du général Dollard Ménard, le journaliste Pierre Vennat tente de corriger le tir. Ce faisant, l'auteur s'attaque à un personnage complexe et très controversé. Le héros du raid de Dieppe ne fit-il pas sensation en prenant position en faveur du « oui » au référendum de 1980?

Le général Ménard fut le commandant des Fusiliers Mont-Royal, l'unique unité francophone ayant pris part à l'opération *Jubilee*, lancée le 19 août 1942 sur le port français de Dieppe, et l'un des quelques officiers rescapés du massacre... Rappelé au Canada, il devint la figure de proue d'une propagande avide de héros de guerre à une période critique du conflit. Pendant que les alliés reculaient sur tous les fronts, cette débâcle militaire risquait d'être rapidement condamnée par une opinion publique désabusée. Néanmoins, il y avait peut-être pire : presque quatre mois auparavant, le Québec francophone avait voté massivement contre la conscription. Comme en 1917, la politique de guerre divisait les deux peuples fondateurs. Le Bureau de l'information de guerre n'avait pas d'autre option que de maquiller le désastre en assaut héroïque. Dans ce contexte, que Ménard soit canadien-français s'avérait une « aubaine ». Qui, sinon lui, pourrait raviver le patriotisme des habitants de la Belle Province? Blessé cinq fois au combat, le commandant des Fusiliers Mont-Royal devint ainsi une véritable « star » médiatique, que l'on promena aux quatre coins du Canada pour faire mousser la vente des bons de la Victoire... tout en minimisant le désastre de Dieppe.

L'ouvrage de Vennat présente, et là réside son principal intérêt, l'« avant » et l'« après » de cette campagne échevelée et inégalée dans l'histoire de la propagande de guerre au Canada. Comment devient-on un « héros de guerre »? Quels sont les « pertes et profits » d'une telle gloire? L'auteur tente de répondre à ces questions en s'appuyant sur des entrevues qu'il a eues avec Dollard Ménard de son vivant et sur le journal personnel de ce dernier. Il retrace ainsi le cheminement du futur général, depuis son entrée au Collège militaire royal du Canada jusqu'à son décès, survenu en 1997, en passant par son expérience d'officier dans l'armée des Indes, où il combattait des tribus rebelles à la frontière du Pakistan et de l'Afghanistan. Cet épisode en particulier permet d'entrevoir pourquoi Ménard fut l'un des élus du raid de 1942 : les opérations combinées exigeaient des hommes aguerris pour former rapidement des troupes de choc (en l'occurrence, quatre mois s'écoulèrent entre la première approbation du plan et sa réalisation).



L'« après-Dieppe » constitue sans doute l'aspect le plus poignant de l'ouvrage. Pour des raisons évidentes, on a plutôt tendance à braquer les projecteurs sur les généraux lorsqu'ils sont dans le feu de l'action. Dans le cas présent, on suit surtout Ménard dans les dédales sans gloire de la bureaucratie militaire. Vennat décrit en fait une descente aux enfers. Après Dieppe, Ménard, mal remis de ses blessures, est envoyé libérer l'île de Kiska à la tête du régiment de Hull. La mission s'avère sans

éclat puisque les occupants japonais avaient déserté le terrain au moment du débarquement des troupes canadiennes. Fin de l'épopée.

La carrière subséquente de Ménard fut une longue suite de déceptions, à commencer par les séquelles de ses blessures qui le retinrent loin du front jusqu'à la fin de la guerre. Ces problèmes de santé eurent bien sûr une incidence directe sur ses promotions... qui tardèrent à venir. En filigrane, on découvre à quel point le militaire qui cesse de combattre traverse des moments difficiles. Vennat montre fort bien combien le retour à la grisaille et aux tracasseries administratives est dur pour le héros qui a vécu l'intensité du théâtre opérationnel puis a été porté aux nues par la propagande. À cela s'ajoutait la difficulté d'être un francophone dans l'armée, surtout en temps de paix. Comme d'autres officiers francophones de sa génération, Dollard ne cessait de dénoncer la discrimination à l'égard des siens. Pour sa part, il parvint tout de même à occuper un poste d'attaché militaire à Paris après la guerre, puis de chef d'état-major des Nations unies au Cachemire, en 1950-1951. Pour le reste, il mena une carrière assez terne, compliquée par l'alcoolisme et la dépression, qui, on le devine, empoisonnèrent ses relations interpersonnelles. Il retourna

CRITIQUES DE LIVRES

à la vie civile en 1965, neuf ans après avoir été promu brigadier général, mais se vit confronté à de sérieux problèmes de réintégration professionnelle.

Amer, désabusé, Dollard Ménard fit de nouveau les manchettes mais dans la controverse, notamment lorsqu'il intenta un procès en diffamation aux généraux Jean-Victor Allard et Jacques Dextraze après la campagne du référendum de 1980. Raillé par ses compagnons d'armes à cause de ses prises de position en faveur du « oui », le vieux guerrier montra les dents et obtint finalement des excuses publiques. Une autre controverse éclata à l'occasion du 50^e anniversaire de Dieppe. Cette fois-ci, le héros de *Jubilee* s'indigna de ne pas avoir été invité aux commémorations.

Par ces anecdotes, Pierre Vennat brosse un portrait humain et touchant, quoique sans complaisance, d'un homme qui, après avoir tout donné à son pays, s'est senti abandonné. À tort ou à raison? C'est la question que se pose le lecteur à toutes les pages de cette biographie.

Certes, l'auteur observe ici les règles du métier de journaliste, laissant largement la parole à son héros sans pour autant gommer ses faiblesses ou ses mesquineries. Cette approche a le mérite de laisser le lecteur exercer son jugement. Toutefois, l'historien « professionnel » ne trouvera peut-être pas son compte dans ce récit linéaire qui prend souvent la forme d'un « patchwork » d'entrevues, de coupures de presse et d'extraits de journaux personnels. Cela donne parfois de très longs passages entre guillemets dont on finit par oublier la source au fil de la lecture. Il en résulte que l'on ne sait plus trop qui s'exprime : Pierre Vennat, le général Ménard ou encore un autre auteur cité? Bref, la forme est parfois brouillonne, mais ce livre relate une bonne histoire et dépeint un personnage attachant, dont le destin fait réfléchir sur les lendemains de guerre qui déchantent.

Béatrice Richard, titulaire d'un doctorat en histoire, enseigne au CMR, à Kingston.

NOTES

1. L'exception qui confirme la règle : Jean V. Allard, *Mémoires du général Jean V. Allard*, avec la collaboration spéciale de Serge Bernier, Éditions de Mortagne, Boucherville, 1985, 533 p.
2. Bernd Horn et Stephen Harris, *Chefs guerriers. Perspectives concernant les militaires canadiens de haut niveau*, Dundurn Press, Toronto, 2002, 412 p.



Collection de la RMC

La plage de Dieppe après le raid.